

Ruptures dans l'histoire des États. Discontinuité dans l'historiographie chez Machiavel

Jean-François Duvernoy

**Édition électronique**

URL : <http://baroque.revues.org/590>

DOI : 10.4000/baroque.590

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHES, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1987

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Jean-François Duvernoy, « Ruptures dans l'histoire des États. Discontinuité dans l'historiographie chez Machiavel », *Baroque* [En ligne], 12 | 1987, mis en ligne le 31 juillet 2013, consulté le 07 octobre 2016.

URL : <http://baroque.revues.org/590> ; DOI : 10.4000/baroque.590

Ce document a été généré automatiquement le 7 octobre 2016.

© Tous droits réservés

Ruptures dans l'histoire des États. Discontinuité dans l'historiographie chez Machiavel

Jean-François Duvernoy

« À diriger le jeu de la bande, il y a toujours les hommes légers, charlatans et vains, prêts à jouir de l'image presque grotesque d'une humanité de foire, et prêts à faire l'expérience, dans le réseau des accidents et des intrigues, de la déroute de l'intelligence, de l'acuité de l'observation ».

E. Raimondi¹

- 1 S'il est bien vrai que mon projet annoncé est celui de parler des ruptures chez Machiavel, ce projet doit certainement, et d'abord, donner lieu à des mises en perspectives à l'intérieur même de son objet : cela ne va pas aller de soi. Du moins rencontrerons-nous quelques stratifications inévitables. Les strates sont d'inégale importance, et nous les regarderons en partant de la plus anecdotique pour aller vers la plus philosophique. L'objet de notre attention, réunis comme nous le sommes à l'occasion de journées d'études de la pensée baroque, n'est pas le personnage de Machiavel considéré dans sa singularité, dans sa passion comme dans ses douleurs, mais bien plutôt le type d'intelligibilité qu'il illustra, la vision du monde qu'il thématiza et qui reste attachée à son nom.
- 2 Eh bien, même en faisant vite, parce que d'autres choses nous attendent, il convient que je dise quelques mots d'une vie qui fut heurtée : la discontinuité qui nous occupe est, d'abord sinon surtout, celle que Machiavel vécut lui-même dans la façon dont il écrivit l'histoire et pensa la politique. Cette discontinuité-là, biographique et personnelle, notre auteur la subit, malgré lui certainement, et de façon intense. Celui qui lit une page de Machiavel doit savoir, avant tout autre chose, qu'il repasse dans les marges de la vie de celui dont il regarde le texte, et que ces marges, l'auteur les a déclarées malheureuses : il

a toujours dit que son inactivité politique lui avait été imposée malgré lui par la malignité de la fortune. Du moins, ne s'est-il jamais plaint, alors qu'il était « aux affaires », de n'avoir pas de temps pour écrire : quinze années pourtant de sa maturité, qui furent sans régit occupées et dont il a dit tard qu'elles avaient été « passées à cultiver l'art de l'État », et qu'elles n'avaient été « ni dormies ni jouées² ».

- 3 Il s'est par contre toujours lamenté de n'exercer plus le pouvoir durant tout le temps qu'il écrivit ; écrivain exilé, il fut écrivain parce qu'il était proscrit. Celui dont on parle encore, qui fut à ce point intelligent qu'il a donné son nom à toute une attitude devant la chose politique, a été un auteur malgré lui, qui rêvait de faire autre chose que de l'écriture. Il voulait être un Secrétaire appliqué, il le fut avant de tomber malgré lui en disgrâce, et il s'attacha à la défense d'institutions rétrogrades dans une petite République florentine qui se mourait et qui sombra d'ailleurs un peu plus tard. S'il avait fait de sa vie ce qu'il voulut obstinément et continuellement en faire, il serait aujourd'hui aussi connu que celui qu'il servit, ce « très haut et très magnifique Seigneur de Florence », le Gonfalonier de justice Piero Soderini. Vaincu au contraire par un sort contraire, il devint un immortel... Écrit-il une pièce de théâtre ? Elle est assez bonne pour être encore de nos jours très régulièrement représentée ; elle s'appelle *La Mandragore* ; dans son Prologue, pourtant, on lit une distance, comme une excuse et un regret :

Et si ce sujet vous semblait trop frivole et peu digne d'un homme qui veut paraître sage et grave, excusez-le, dans la pensée qu'il s'étudie à rendre plus doux, par ces vaines imaginations, ses jours de douleur car il n'a pas de quoi tourner son visage ailleurs ; et parce qu'il lui a été interdit de montrer en d'autres entreprises d'autres talents. Il n'a pas reçu de récompense pour ses soins.³

- 4 Cette situation quasi schizophrénique de l'auteur non écrivain déchiré d'ambitions insatisfaites nécessite de notre part une lecture prudente, car elle n'est pas sans créer un registre double du discours : la doxographie machiavélienne risque gros à méconnaître les conditions biographiques qui ont présidé à l'apparition des livres.
- 5 Entrepren-il, durant son exil à Sant'Andrea in Percussina, de rédiger l'histoire de Florence ? Il a soin d'arrêter son récit lorsqu'est arrivé le temps où il lui faudrait parler des rapports que les Médicis (Cosme surtout, celui que l'on appelle déjà « le vieux » quand il devrait en évoquer le souvenir) ont entretenu avec la Commune et avec le régime des Arts qui la structurait. Ainsi, les *Istorie florentine* sont inachevées, par opportunité...
- 6 Il y a plus grave, en ce qui nous concerne : s'il écrit de la politique, son texte ne saurait être lu sans que lui soit reconnu, dans le même temps qu'il est lu, son caractère d'écrit de circonstance. Alors que les *Discours sur la première décade de Tite-Live* représentent une réflexion sur les régimes dont le contenu s'apparente à la République romaine, le *De principatibus* n'est évidemment pas de la même veine. Même si elles n'épuisent évidemment pas la compréhension, les références aux circonstances et aux visées qui ont entouré l'un et l'autre de ces deux textes situent les projets et les contenus : il est indispensable de savoir que les *Discours* s'adressent à des cercles politiques adversaires des Médicis et partisans de la structure républicaine – communale : ils ont été écrits de 1513 à 1520 (la disgrâce de Machiavel date de novembre 1512), le *De principatibus* quant à lui a été rédigé en quelques semaines, alors que l'ami Vettori avait fait part à l'exilé qu'était Machiavel des projets du pape Léon X, Médicis, de créer pour son neveu Laurent, déjà Duc d'Urbino, un État en Italie centrale. C'est auprès de ce Laurent, petit-fils du Magnifique, que notre banni veut s'introduire, et pour ce faire il lui présente l'ouvrage en une *Lettre dédicatoire* qui ouvre le traité et qui se situe dans la tradition princière :

[...] Je ne voudrais pas non plus qu'on m'imputât à présomption qu'étant de petite et basse condition, j'ose pourtant discourir du gouvernement des Princes et en donner les règles; car comme ceux qui dessinent les paysages se tiennent en bas dans la plaine pour contempler l'aspect des montagnes et lieux hauts, et se juchent sur celles-ci pour mieux considérer les lieux bas, de même pour bien connaître la nature des peuples, il convient d'être Prince, et pour celle des Princes, être populaire. Reçoive donc Votre Magnificence ce petit don de tel cœur que je le lui envoie; en le lisant et considérant avec attention, elle y apercevra l'extrême désir que j'ai qu'elle parvienne à la grandeur que la fortune et ses autres qualités lui promettent. Et si Votre Magnificence, du comble de sa hauteur, tourne quelquefois les yeux vers ces humbles lieux, elle connaîtra combien indignement je supporte une grande et continuelle malignité de fortune.⁴

- 7 Il n'est jamais suffisant de rapporter le contenu des textes que l'on a sous les yeux aux seules circonstances qui ont présidé à leur écriture. Cette règle est vraie pour les écrits de chacun de nous, du moins pour ceux dans lesquels nous prétendons penser, et non régler seulement des affaires domestiques; pour les hommes dont la destinée a eu une dimension collective très remarquable, cette considération touchant la méthode s'impose d'autant plus qu'ils ont consciemment voulu dépasser par leurs préoccupations les contingences de leur propre existence singulière.
- 8 Machiavel nous place, de ce nouveau point de vue, devant bien des problèmes de discontinuité. Cette dernière, alors, n'est plus biographique, mais intellectuelle. Cette rupture-là n'est plus nourrie d'échec vécu, mais elle est instaurée par la polysémie *constitutive* des textes (*du* texte, pour mieux dire).
- 9 Un livre entier, récent et remarquable, fait de cette polysémie machiavélienne l'objet même de ses 776 pages serrées. Claude Lefort, son auteur, y déclare d'entrée de jeu ce qui lui paraît être le point nodal du machiavélisme :

Le désir d'imputer à Machiavel la paternité du discours politique s'accompagne en chacun d'une représentation singulière de l'œuvre dont la vérité s'affirme d'exclure comme pur non-sens celle des autres. Il est troublant de constater une croyance si généralement partagée en l'originalité d'un écrivain et un désaccord si profond, si tôt enraciné dans sa postérité, si constamment entretenu sur le sens de son œuvre (...) Comment entendre en effet que d'une époque à l'autre, se retrouvent les mêmes écarts ou des écarts voisins dans la représentation de l'œuvre; comment entendre surtout que les divisions idéologiques auxquelles nous sommes accoutumés se brouillent au contact de l'œuvre, que des alliances inattendues se nouent, des parentés établies, croyions-nous, se défassent ?⁵
- 10 Les termes qui permettent à Claude Lefort de désigner ainsi le nœud des divergences polémiques dans l'interprétation de Machiavel font du Florentin non pas un écrivain de la contradiction plate, bien sûr, dont les textes seraient ambigus par inconsistance ou légèreté de pensée, mais l'auteur d'un pur « travail textuel-politique » : pur travail, c'est-à-dire pur ferment de texte, non-texte, qui n'est jamais là où on l'assigne, qui est toujours à la fois là où on le situe *et* ailleurs, qui peut donc être invoqué aussi bien par Gramsci que par Mussolini, monarchique *ou* républicain, légitimiste *et* conspirateur. Bref, tout en étant bien présent, le texte machiavélien est objet de dispute, la tradition se le dispute et se dispute à son sujet.

L'objet de l'histoire

- 11 Arrivons-en à ce qui doit prendre aujourd'hui la figure de l'essentiel; essentiel parce que davantage philosophique. Comme nous le savons désormais, cet essentiel est essentiel *pour nous*, pour la lecture du moins que nous avons délibérément choisie parmi les lectures que nous savons possibles et qui ont été tour à tour également légitimées par la recherche, par la vie politique et par la tradition des lecteurs érudits. Après avoir suggéré qu'existent des ruptures dans l'écriture de Machiavel, il faut en arriver à préciser ce que nous annonçait déjà l'introduction de Lefort : que l'écriture machiavélienne est l'écriture d'une rupture, que la politique est instaurée par une fracture au sein du corps social. L'originalité de Machiavel tient sans doute toute entière en cela: la catégorie du politique n'est pas une violence nue d'individus ambitieux (que des mesures de prophylaxie socialement pratiquées pourraient contenir); elle n'est pas non plus une homothétie du corps social (dans laquelle le social se donnerait à voir pour lui-même et pour les autres dans une image-parente). La catégorie politique est une autre chose, *sui generis*. Irréductible au social, mais liée à lui au point qu'elle appelle une anthropologie (autrement, l'histoire politique ne serait que le récit futile des aventures accidentelles des princes) ; pourtant brouillée et peu lisible, elle est une essence qui se lit peu, que l'histoire voile sous le dehors clinquant des faits d'armes, d'alcoves, des luttes et des intrigues. Cette rupture-là est constitutive du machiavélisme; elle a été dite complètement et *pour la première fois* par Machiavel. Elle l'a été avec assez de nouveauté et assez de clarté pour que cette nouvelle soit désormais dite et répétée sous le nom de « machiavélisme ». Elle constitue à bon droit l'envers corrosif de tout discours politique optimiste; elle figure le négatif obsédant de tous les songes d'une transparence historico-politique. L'écriture machiavélienne décrit et décrypte un objet discontinu : elle dit des ruptures et des crises. Elle affirme l'impossible tension vers le Même d'un univers humain au sein duquel la fracture est essentielle bien qu'elle ne se donne à voir que sous la forme de la péripétie toujours instable. Et parce que le politique ne nous est pas affectivement indifférent (il entretient avec le Désir un rapport bien visible et bien multiforme) la vérité du « vieux Nicolas⁶ » semble s'être installée au cœur du scandale cynique avec une irrécusable exactitude et elle entraîne en retour un besoin urgent et toujours insatisfait de négation où de dépassement.
- 12 Précisons un peu ce qu'il en est de cette originalité absolue du machiavélisme, originalité dans le discours que les hommes se tenaient depuis des siècles au sujet de leur existence politique. Une formule me permettra, je crois, de l'annoncer à peu près exactement: l'originalité de Machiavel (rupture dans le discours) consiste en ceci qu'il a dit que, loin d'être une production du Même social, l'instauration politique est irréductible Altérité (rupture dans l'objet du discours, le propre de ce discours-là, discours machiavélien, étant de dire cette rupture-là, rupture entre la politique et le social). Pour comprendre cela, il est nécessaire que chacun fasse l'effort de remonter par la pensée en-deçà des idéologies modernes concernant l'État.
- 13 Pour un temps, il convient de gommer de sa propre pensée tout, le système d'affirmations qui furent ultérieures au XVI^e siècle et qui donnent à l'État la visée d'un idéal de transparence sociale, le corps social prenant par l'État conscience de lui-même et se dotant d'un appareil « ensemble parent normal » pour rendre cette prise de conscience historiquement effective. Au terme de cet effort de relative amnésie volontaire, et

seulement après lui, chacun pourra décider si la conscience née dans l'idéologie démocratique est ou non mystificatrice à l'égard de son objet. En tous cas, pour la pensée politique, la pensée du XVIII^e siècle fait figure de pensée « classique », par l'inlassable recherche qu'elle promet du Même politique⁷.

- 14 *Produire de l'État, c'est produire de la différence.* Mais cette différence peut ne pas être connue comme telle, ni reconnue, ni affirmée, ni assumée, alors qu'elle constitue l'acte propre de l'instauration politique. L'affirmation (active en même temps que répétée) par laquelle les gouvernants sont gouvernants doit être réelle, mais ensemble niée. Elle ne peut entrer dans la relation politique (cette relation, quand elle est dite, s'appelle le message), tout en constituant une bonne part de l'essentiel de cette relation. Restant cachée, la différence productrice de politique n'en est pas moins réelle et elle demeure historiquement active : elle ne peut être que *masquée* ; restant active, bien que tue et interdite à la conscience avouée, cette différence oblitère infernalement les rapports de la socialité et du politique, condamnant les formes de l'État à leur précarité dérisoire et crispée.
- 15 Le Prince, dans le sens traditionnel et quasi quotidien que l'on donne à ce terme aussi bien qu'en son sens philosophique-politique⁸, se produit comme Prince par un processus de différenciation : celui par lequel il instaure une différence, c'est-à-dire la pratique par laquelle il s'attribue le pouvoir. À l'évidence, ses fins ne peuvent pas être universalisables (en ce sens elles ne peuvent jamais être *morales*) ;
- 16 elles sont au contraire essentiellement (et polémiqument par conséquent) différentielles. Le Prince ne peut pas vouloir qu'en même temps que lui et sous le même rapport d'autres aussi soient princes.
- 17 Cette remarque constitue la justification de techniques conflictuelles, dont la fin est l'appropriation singulière du pouvoir: si les autres, tous les autres peut-être, désirent le pouvoir, le Prince poursuit une fin arbitraire lorsqu'il prétend installer une différence – pour – lui, différence en sa faveur, dont il ne peut pas ignorer qu'elle a (qu'elle aurait dans le champ des possibles) des symétriques et des inverses, qu'elle est inexportable sans altération, qu'elle est généralisable dans sa forme mais radicalement singulière dans son contenu existentiel.
- 18 Mais il y a bel et bien *aporie du politique* parce que, précisément, on ne peut pas en rester à cette assertion. Ni nous, qui parlons du politique « en sa réalité », ni le Prince qui est prince.
- 19 Nous qui parlons, d'abord: si nous en restions là, la politique ne serait en aucun cas une dimension caractéristique de l'existence collective des hommes; on ne pourrait même pas se rendre à soi-même intelligible sa continuité ni sa permanence formelles. L'histoire politique deviendrait le récit, dénué dès lors du moindre sens anthropologique, des aventures individuelles vécues par l'ambitieux Pierre, et puis par l'ambitieux Paul. Accumulation d'avatars purement événementiels, nœuds successifs de phénomènes colorés, pittoresques à la rigueur, violents presque toujours, mais ne renvoyant jamais à rien qui puisse être pensé comme collectif, le récit des États n'aurait aucun statut gnoséologique réel.
- 20 Le Prince maintenant: lui-même ne peut échapper à l'aporie déjà signalée. A défaut de la dire, de la reconnaître, il sait que son identité y est infernalement en jeu : tout en affirmant qu'il est lui-même, qu'il est celui – qui – a – le – pouvoir, il doit donner à voir qu'il n'est pas essentiellement cela, mais bien au contraire qu'il est une concrétion de la

socialité. Sa loi doit être une figure de l'Universel: il édicte pour tous, au nom de tous, et non pour son pouvoir à lui. Pour sa légitimité, il se donne, non par habileté rhétoriquement retorse mais par *identité nécessairement excentrée*, comme « le social tel qu'il s'est actuellement réalisé dans l'histoire ». Dans le discours du politique, la socialité se représente sur le mode du Même, et non de l'altérité.

- 21 La réalité du pouvoir politique (ce qui, dans l'histoire des sociétés humaines, apparaît comme : le fait de l'identité du prince) doit se dire et se vivre dans une aporie inévitable parce qu'elle est constitutive. Alors qu'un médecin peut justifier – c'est-à-dire penser et vivre – son statut particulier de médecin par une compétence qui n'est pas celle de tous (elle est compétence locale : il sait des choses que les autres ne savent pas, et c'est pourquoi ces autres sont autres ; ils sont ses clients), le Prince ne peut ni dire ni laisser penser qu'il est prince par le jeu de la division des rôles sociaux, par une compétence particulière qui le destinerait au principat, ou par sort. Il faut donc qu'il affirme, d'une part qu'il est le Prince et que nul autre ne l'est en même temps que lui, que c'est donc bien lui qui est au pouvoir. Être singulier et arbitraire à bien des égards, il faut qu'il s'entoure de pompe et de majesté, sous peine de se dissoudre et de perdre sa singularité. Mais il ne peut, d'autre part, insister à l'excès sur cette singularité, qui pour le corps social est exil et individualité invalidante, car par elle et si elle reste brute, il perd son droit de légiférer pour tous. Il emprunte son « être-Prince » au Même du corps social; si cependant son message politique, message par lequel le corps social se donne à voir à lui-même qu'il existe socialement⁹, a pour objet d'étaler la transparence du social en lui, il court le risque de se voir interroger au sujet de son droit d'être prince, lui et non tout autre que lui : « si tu parles au nom de tous, si tu règnes pour tous, pourquoi est-ce toi qui règnes ? Si tu es si peu toi-même, un autre ferait aussi bien, et avec autant de droit que toi. Mais si tu règnes-pour-toi, quel est ton droit en lequel les autres puissent se reconnaître ?
- 22 Dans une impossible identité à soi-même, qui serait alors factrice de transparence; dans une impossible altérité aussi, qui serait à son tour simplificatrice de toute tension par l'irruption de la violence nue et non-politique, le phénomène du Pouvoir atteste de façon permanente qu'il est, mais que son essence est peu lisible. Obscurité fondamentale, dont l'historiographie est faite : lorsqu'il en parle, le discours rencontre le politique sous la forme de *l'événement surgi, opaque et non conceptualisable selon la rigueur*. Comment, dès lors, les hommes réussissent-ils à se fabriquer de l'universel alors que l'existence politique se constitue au niveau de consciences locales, polémiques et fragmentaires ? C'est par une pensée qui, je crois, ressemble assez à ce qui deviendra plus tard la « ruse de la raison » que Machiavel désigne cette question : il n'est d'aucune importance, pour l'Italie, que César Borgia n'ait en vue que l'intérêt de César Borgia. La dimension politique des hommes « italiens » passe par la conscience partielle, donc inadéquate, du Borgia. Mais simultanément il faut dire qu'il n'existe pas de conscience globale, ou que du moins aucune conscience globale n'est effective dans l'histoire vécue. L'humanité n'a rien d'autre à vivre que l'universel sous le masque: sous la forme assez grimaçante, mais dans le même temps épiphanique de l'individuel multiplié et hargneux, où le Même ne se lit jamais et ne transparait qu'obscurément.

*

**

- 23 La séparation de l'État et du corps social dont il est l'État, séparation qui n'a rien de statique, mais qui est sans arrêt remise en question, n'est que la première, et sans doute la plus *quotidiennement visible*, des ruptures par lesquelles le politique vient à l'existence. Si c'est cette rupture-là qui est première dans l'ordre du vécu humain, si c'est elle qui fait le quotidien du combat pour le pouvoir, c'est parce qu'une autre fracture existe, et qu'elle est la cassure dans laquelle se loge le politique, c'est-à-dire l'a-cosmique : le monde « naturel » est politiquement indifférent, neutre et apte à recevoir toute forme que l'on voudra. Cette dérélition des hommes dans le Cosmos, rend possible la dispute des hommes; si le bruit est le lot du politique, c'est sur le fond du silence de la nature cosmique que ce bruit fait relief. La lâche articulation de la catégorie du politique sur le « naturel » fait de l'État le lieu des affrontements qui n'ont pas d'arbitre, et dont l'issue n'a d'autre critère d'évaluation que le succès : les hommes se font politiques, non par nature, mais bien au contraire par une Décision sans référent.

Le hasard a donné naissance à toutes les espèces de gouvernements parmi les hommes.¹⁰

- 24 La plume de Machiavel n'a jamais écrit quelque relation que ce soit entre la description de l'État (développement que l'on traitait alors sous le nom de « constitution ») d'une part, et ce qui d'autre part aurait pu être conçu comme des « conditions » par rapport à cette description. Du côté de l'homme empirique, pas plus que du côté du monde cosmique, il ne se trouve d'analyse machiavélienne qui se serait donné pour but de répondre à la question « *pourquoi y a-t-il des États ? ; comment se fait-il qu'il y ait tel type d'État dans tel système de circonstances géographiques, et tel autre type dans tel autre ?* En politique, le cosmos naturel n'est pas un faisceau de causes conditionnantes; il est tout au plus un système de signes. Il fait des signes qui parlent, non des conditions qui déterminent » :

J'ignore d'où cela vient, mais mille exemples anciens ou modernes prouvent qu'il n'arrive jamais aucun grand changement dans une ville ou dans un Etat qui n'ait été annoncé par des devins, des révélations, des prodiges ou des signes célestes « *indovini* », « *rivelazioni* », « *prodigi* », « *segni celesti* »), Pour ne pas en rapporter un exemple pris hors de chez nous, on sait de quelle manière le frère Girolamo Savonarola prédit l'arrivée de Charles VIII en Italie (il prédisait l'arrivée imminente des temps apocalyptiques); et que, dans toute la Toscane, principalement à Arezzo, on vit des hommes qui se livraient combat dans les airs.¹¹

- 25 Une tétatologie de la nature prend la place d'un réseau construit d'explications naturalistes ; cela fait pour nous figure d'un déplacement intellectuel important, même si l'on accorde quelque concession à l'« esprit renaissant » pour lequel le lien magique accompagne les considérations les plus positives. En ce qui touche les liens explicatifs, ce déplacement est corrélatif de l'absence de toute considération explicative ou naturaliste; on se doute que ce n'est pas le résultat d'une négligence ou d'une cécité mais qu'il s'agit au contraire d'une structure. Cette absence libère l'espace dans lequel se construisent les deux célèbres et cardinales catégories machiavéliennes : celle de Fortune, et celle de Virtù.
- 26 Précisons quelque peu les conditions créées par le vide des catégories naturalistes d'abord, pour pouvoir installer sommairement, par la suite, Fortune et Virtù à leur place respective, dès lors située et déclarée vacante.

-

- 27 « *La nature des choses* » : Le Cosmos naturel semble bien être conceptualisable chez Machiavel; du moins ne trouve-t-on rien dans les textes qui paraissent s'opposer à une conception naturaliste du Cosmos. Les critères de la naturalité sont ceux-là même qui constituent les catégories aristotéliennes de la Nature, et qui caractérisent l'univers pré-galiléen :

[...] comme si le ciel, le soleil, les éléments et les hommes eussent changé d'ordre, de mouvement et de puissance, et fussent différents de ce qu'ils étaient autrefois. C'est pour détromper les hommes de cette erreur que j'ai pensé nécessaire d'écrire, etc¹².

Les hommes, dans leur empiricité donnée, appartiennent à cette nature, et en partagent les caractères de constance et de légalité :

Quiconque compare le passé et le présent voit que toutes les cités, tous les peuples, ont toujours été et sont encore animés des mêmes désirs, des mêmes passions. Ainsi il est facile, par une étude exacte et bien réfléchie du passé, de prévoir dans une république ce qui doit arriver.¹³

- 28 Ce n'est donc pas la nature qui est difficilement conceptualisable, même si, bien entendu, les textes de Machiavel ne font pas du cosmos naturel leur objet central : c'est l'articulation du cosmique et du politique dont il faut que le langage dise l'obscurité théorique. C'est donc à l'assomption de cette obscurité que sont consacrés les deux concepts dont nous avons dit déjà qu'ils étaient les plus caractéristiquement machiavéliens : la Fortune, la Virtù.

-

- 29 **Fortune** : La Fortune remplit une fonction qui ne peut pas être aisément rapportée à l'unité; c'est précisément par sa polysémie qu'elle joue le rôle qui lui échoit dans la compréhension machiavélienne de l'histoire des États. D'une part en effet, elle permet de tout comprendre, de tout subsumer, et de penser que le tout des événements successifs et divers est bien un Tout. Ainsi, la notion de Fortune remplit une fonction intellectuelle. Mais aussitôt que l'on a reconnu ce rôle intellectuel, il faut immédiatement que soit affirmé l'autre sens que la même Fortune véhicule de façon tout aussi nécessaire : la représentation que les événements forment une Histoire *ne peut pas éclairer l'action*. La Fortune est occasion. Plus exactement, elle est le nom par lequel nous désignons le fait que les choses, dans leur rapport avec le projet politique voulu, sont sans loi, sans prévision théorique possible. « Occasion » est un dérivé de « casus » : le latin n'a jamais eu d'autre mot pour dire ce que nous pensons sous le nom de « hasard¹⁴ ». C'est demain seulement que je saurai qu'aujourd'hui les événements m'avaient favorisé. Aujourd'hui, ils ont figure de l'Occasion; demain, après-coup, ils seront pensables au sein du tout sans que ce dernier soit rendu contradictoire ou impossible.

Toi-même, tandis que tu perds ton temps à me parler, livré tout entier à tes vaines pensées, tu ne t'aperçois pas, malheureux, et tu ne sens pas que je t'ai déjà glissé des mains.¹⁵

- 30 Concept in-utile pour l'homme d'action, la Fortune thématise l'obscurité pratique: elle dit que la représentation politique actuelle et future est obscure. Il n'y a de clarté que pour l'intelligence, après. Lointaine préfiguration sans doute, et pour d'autres raisons bien sûr, de ce qui deviendra plus tard le vol crépusculaire de l'oiseau de Minerve...

[...] les hommes qui vivent habilement dans les grandes prospérités ou dans les grands malheurs méritent moins qu'on ne pense la louange ou le blâme. On les

verra la plupart du temps précipités dans la ruine ou dans la grandeur par une irrésistible facilité que leur accorde le ciel, soit qu'il leur ôte, soit qu'il leur offre l'occasion d'exercer leur vertu.

Telle est la marche de la fortune : quand elle veut conduire un grand projet à bien, elle choisit un homme d'un esprit et d'une vertu tels qu'ils lui permettent de reconnaître l'occasion ainsi offerte. De même lorsqu'elle prépare le bouleversement d'un empire, elle place à sa tête des hommes capables d'en hâter la chute. Existe-t-il quelqu'un d'assez fort pour l'arrêter, elle le fait massacrer ou lui ôte tous les moyens de rien opérer d'utile.¹⁶

- 31 **Virtu** : On comprend aisément que, dans ces conditions théoriques et pratiques, la qualité cardinale de l'homme politique ne soit pas une qualité de l'intelligence mais une qualité de la volonté. Si, comme nous le savons désormais par la considération de la neutralité de la nature à l'égard des États, aucune politique ne peut jamais s'induire de la considération des choses naturelles, ni prendre appui sur elle ; si le cosmos n'est politiquement rien, ni leçon, ni modèle, ni loi de structure, ni infrastructure, l'œuvre politique de l'homme d'action est lâchement articulée sur les conditions naturelles, les climats, les passions, etc. Il ne s'agit pas pour le Prince d'agencer des connaissances pour en faire des systèmes, des faits reliés par des lois, mais de vouloir instaurer, *instituer un artefact* : le concept de « vertu », que tous les machiavélistes ont renoncé à traduire, désigne cette volonté « nue » de régner. Nue, c'est-à-dire donnée dans son immédiateté irréductible à autre chose qu'elle, non conditionnée comme le sera plus tard la volonté pure de Kant. À l'inconditionné de l'Occasion (le concept de Fortune a pour fonction, précisément, de faire de l'occasion un aléa non subsumable) correspond un inconditionné du vouloir (c'est le rôle du concept de Virtù que de nous dire précisément cela).
- 32 *Le politique, instauré à titre d'artefact, meurt de son rapport avec la naturalité.* Bien sûr, c'est toujours la naturalité qui finit par gagner.
- 33 C'est d'abord en lui-même que le Prince rencontre la dure résistance de sa propre empiricité (son caractère, ses passions, ses goûts : autant de limites qui signent sa mort). Machiavel nous dit clairement, bien avant l'invention du transcendantal kantien, que la vertu est impensable, non intelligible, qu'elle ne peut être un terme dans une pensée (puisqu'on ne peut penser les choses que dans le cadre d'un système « naturel ») :
- [...] on voit [...] les uns y aller pleins d'impétuosité, les autres circonspects et prudents: et ces deux démarches étant pareillement éloignées de la seule qui convienne les fourvoient pareillement. L'homme qui se fourvoie le moins et rencontre le succès est celui dont la démarche rencontre les circonstances favorables, mais alors, *comme toujours, il ne fait qu'obéir à la force de sa nature*¹⁷.
- 34 Le traité *De principatibus* (à qui la tradition a abusivement donné le titre erroné *Le Prince*, comme s'il y avait un prince-type, un prince-destiné, alors qu'il n'existe que des principautés à propos desquelles il est possible de dresser une typologie selon les origines et les manières de se conserver) dit de façon voisine:
- [...] il ne se trouve personne qui sache s'accommoder à cela (le fait que le temps se prête ou non à nos façons de faire), soit parce qu'il ne peut se détourner de là où la naturelle pousse, soit *etiam* parce qu'ayant toujours prospéré à cheminer par un moyen, il ne se peut mettre en tête que ce soit bien fait de s'en tirer. Ce pourquoi l'homme circonspect, quand il est temps d'user d'audace, il ne le sait faire, dont procède sa ruine; que *si son naturel changeait* avec le vent et les affaires, sa fortune ne changerait point.¹⁸

35 De façon tout à fait identique, la vertu collective des hommes est absolument inintelligible, et elle ne peut être que voulue. Il n'est pas représentable pour l'intelligence que les hommes puissent renoncer à leur nature individuelle centripète. La vertu de tous est, dans le cours de l'histoire, une irruption sans cause :

[...] il est nécessaire à celui qui établit un État et lui donne des lois de *présupposer* que tous les hommes sont méchants, et qu'ils utiliseraient la malignité de leur âme chaque fois qu'ils en auraient la libre occasion. Lorsque cette malignité demeure cachée pour un temps, *cela provient d'une raison elle-même cachée et qui, parce qu'on n'a pas eu d'expérience du contraire, n'est pas connue*. Mais le temps fait ensuite découvrir cette méchanceté [...] ¹⁹

36 Le caractère inconditionné de la vertu apparaît avec le maximum de sa netteté lorsqu'aucun autre attribut, de caractère social surtout, ne vient donner à l'entreprise politique un aspect habituel ou mécanique. La vertu est à l'œuvre chez celui qui ne vient de personne, n'a droit à rien. Greffons inattendus dans un procès où la dévolution du pouvoir suit les lignes des arbres généalogiques, par filiation légitime et par hérédité avouée, les bâtards sont exemplaires dans la réflexion machiavélienne. Très largement fantasmées, les vies de Cesar Borgia et de Castruccio Castracani de Lucques nous renseignent, davantage que sur l'histoire, sur le statut du politique et de l'histoire :

C'est chose merveilleuse (*cosa maravigliosa*) à considérer ... que la totalité ou la plupart de ceux qui ont accompli de grandes choses dans le monde et ont excellé parmi les hommes de leur temps, ont eu une naissance ou des débuts humbles et obscurs, ou du moins fortement contrariés par la fortune; ou bien ils ont été exposés aux bêtes, ou bien ils ont eu un père si vil que, par vergogne, ils se sont déclarés fils de Jupiter ou de quelque autre dieu. Comme il serait fastidieux et peu goûté des lecteurs que je les dénomme tous, quand chacun les connaît, je les passerai sous silence. Je crois bien qu'en agissant de la sorte, la fortune entend démontrer au monde que c'est elle, et non leur sagesse, qui fait les grands hommes, choisissant pour manifester son pouvoir le moment de leur vie où cette sagesse ne peut intervenir en rien, et où c'est à elle, fortune, qu'il faut tout rapporter. ²⁰

37 **La rencontre de la fortune et de la vertu : l'État.** Pour un temps, en un lieu, la vertu des hommes fait surgir une création *ex nihilo*: un État. L'œuvre politique, instaurée par le jeu de tant de ruptures simultanées (elle consiste en effet à rassembler toutes ces ruptures en une seule réalité d'État) présente tous les caractères de l'artefact : elle est l'instauration d'un artifice. S'il y a bien, dans le texte machiavélien, une divinisation de l'homme d'action et une héroïsation du politicien, c'est dans le sens assez précis que le Prince s'y trouve investi de l'attribut traditionnel de Dieu dans les systèmes créationnistes, ou du moins de celui du Démiurge : il est l'organisateur d'un cosmos local, d'un quasi-cosmos dont le trait dominant est, non pas qu'il imite le cosmos, mais qu'il « vaut-pour » le cosmos. Si l'État est représentable pour l'intelligence, ce ne peut être que par le jeu de ce que Kant appellera plus tard les « analogues ²¹ ».

38 Les deux grands problèmes que doit affronter la pensée de l'artifice sont d'une part celui de la *production*, d'autre part celui de la *cohérence interne* des œuvres artificielles. En conséquence, ces problèmes sont deux grands problèmes machiavéliens.

39 La production et la sauvegarde de l'État, tout d'abord: le Prince produit une durée, et il doit en priver les autres princes – possibles. Le premier chapitre du *De principatibus* se propose de dire à son lecteur « combien d'espèces il y a de principautés, et par quels

moyens elles s'acquièrent ». Le contenu de l'État n'est jamais examiné pour autre chose que pour sa conservation, pour sa capacité de résistance face aux risques qu'il encourt : le machiavélisme exclut que soit posée une question portant sur les fins. À aucun moment on n'y rencontrera un équivalent de la *Critique du jugement* : le pouvoir y est immédiatement désirable, et la volonté de sa conservation n'en appelle pas à une recherche de fondement.

- 40 La cohérence de l'État, maintenant. Comme facteur de sa viabilité ou de sa longévité, elle est l'objet de l'attention machiavélienne. Le nom que prend cette cohérence, quasiment « grammaticale » indépendamment de tout contenu, est celui de « bonne Constitution ». Cette notion de « constitution » doit être prise en un sens dont le modèle le plus voisin serait biogico-médical : le sens auquel on fait appel dans l'expression « il a une robuste constitution », par exemple. La constitution d'un système (et tout système est nécessairement local : la notion de « système total » n'ayant aucune signification utilisable dans une pensée comme celle de Machiavel) est la somme intégrée des rapports qui existent entre les parties de ce système. Il s'agit donc, non pas de décrire un « morceau de nature » en montrant comment il s'intègre au Tout, ou en insistant sur l'harmonie dont il fait partie, mais tout différemment de donner la loi d'une relative harmonie (harmonie de relation interne) pour que puisse exister un morceau d'artifice qui ressemble à une nature. La loi machiavélienne est loi de création d'un objet particulier, constitué de compossibles et excluant autant que faire se peut les facteurs de la destruction. La bonne constitution, sous la plume de Machiavel, s'insère bien davantage dans la problématique des traités hippocratiques sur *la nature de l'enfant* ou sur *la nature de la femme* que dans la tradition aristotélicienne des descriptions de constitutions politiques ou naturelles²². Que la mise en œuvre d'une bonne constitution soit un problème qui concerne la « grammaire » des États, et non leur sémantique, voilà qui nous permettra de comprendre pourquoi, par exemple, le plus long des chapitres des *Discorsi* soit consacré aux conspirations. Si l'on peut, à propos du comportement politique, se situer comme on le fait au sujet de l'activité fabricante d'œuvres, le problème majeur devant lequel se trouvent les conspirateurs est celui de la cohérence de leur technique de production d'un État alternatif²³

L'écriture de l'histoire

- 41 L'avantage que Laurent de Medicis – aidé d'un bon conseiller, comme Machiavel par exemple – peut tirer du fait qu'il vit *après* les grands Anciens est celui que lui permet l'exercice de la mémoire: il vit après César et après Brutus; après, cela veut dire avec la possibilité d'imiter les actions qu'ils ont faites et qui ont réussi, et d'éviter les comportements qui ont été leur ruine.

La plupart de ceux qui lisent l'histoire s'arrêtent au seul plaisir que leur cause la variété des événements qu'elle présente ; il ne leur vient pas seulement en pensée d'en imiter les belles actions : cette imitation ne leur paraît pas seulement difficile, mais même impossible.²⁴

- 42 Cet avantage de Laurent par rapport à Cesar est accidentel : le temps historique n'est en rien orienté. Il n'est pas un temps, il est un espace: tout y est homogène, et la mémoire peut y introduire une juste simultanité des choses :

J'ai entendu dire que l'histoire nous enseigne à vivre, et surtout aux princes; que le monde a toujours été pareillement peuplé d'hommes qui toujours ont montré

mêmes passions... Si quelqu'un se refusait à le croire, qu'il constate qu'Arezzo, l'an dernier, et que tout le territoire du Val di Chiana ont assez fidèlement répété les gestes des peuples latins : ici et là rébellion, puis répression, en dépit de certaines différences. S'il est donc vrai que l'histoire doit nous enseigner à vivre, il n'était pas hors de propos, ayant à juger et punir les gens du Val di Chiana, de prendre exemple sur ceux qui se sont rendus les maîtres du monde, surtout dans un cas où ils enseignent si précieusement comment il convient de se comporter.²⁵

- 43 L'histoire n'est pas un savoir « empirique » (comme nous dirions aujourd'hui qu'existent des sciences de l'empirique). Sa méthode est l'accumulation inlassable de « leçons » partielles : chacune de ces leçons valant pour elle-même, chacune « illustrant » un grand exemple, c'est l'accumulation de ces conduites exemplaires, devenues contemporaines par l'exercice du souvenir, qui éclaire l'action. La mémoire est intelligente aussi, parce qu'elle note des ressemblances et qu'elle élabore une typologie : si des milliers d'hommes se sont brûlés au feu, si jamais une seule exception n'a été constatée, l'homme intelligent qui vient après tant d'accidents et de douleurs sait que le feu brûle. Savoir toujours extérieur à son objet, il est « mémoire des cas exemplaires » ; vouloir savoir, c'est entreprendre la démarche d'une curiosité qui accumule les récits monographiques sans que jamais l'espoir soit justifié d'une « science - qui - a - fait - le - tour » (une « encyclopaedia » au sens propre).
- 44 Inlassable, la mémoire, des hommes devrait s'enrichir jusqu'à la fin des temps, car chaque jour, chaque État nouveau ajoutera son témoignage local à la somme indéfiniment accrue des témoignages concordants, et à la somme des témoignages contraires. En fait, les leçons de l'histoire se limitent au nombre déjà grand des expériences vécues, mais cette limite est une limite de fait. Le champ des possibles est de droit indéfini. Ouvert indéfiniment sur les leçons des temps à venir, le savoir historique est une typologie selon des ressemblances, ces ressemblances circonstancielles autorisant des approches de type analogique. L'histoire n'est pas, mais : les histoires, les récits exacts, *istoriae*, *istorie fiorentine*, *Discorsi*, *Nature di huomini fiorentini*,... Dans la tradition des grands récits de la latinité, qui avaient en leur temps raconté des *Vies* et des éloges très vite groupés en recueils *De viris illustribus urbis Romae*, les textes machiavéliens proposent des modèles, non des savoirs de lois, nous sommes avant Galilée, avant Bacon aussi. Comme, dans le monde des grands anciens, se meuvent de grands historiens, leurs récits font partie eux-mêmes de l'histoire, comme les batailles qu'ils racontent. Le texte historique est lui-même un fait historique, au même titre que son objet. Machiavel écrit donc un « Discours sur le discours de Tite-Live ». Et Francesco Guicciardini, un contemporain, écrit à son tour des « Considérations sur les discours de Machiavel au sujet de la première décade de Tite-Live » (*Considerazioni intorno ai discorsi del Machiavelli sopra la 'Prima deca' di Tito Livio*).
- 45 La rançon de la démiurgie politique est un tribut très lourd que doit payer l'État : son insignifiance cosmique étant constitutive comme nous l'avons déjà dit, reste son caractère irrémédiablement éphémère. Rapportée à l'histoire, aucune politique ne réussit à faire relief, à orienter le temps en y introduisant un sens. L'histoire est circulaire, le cercle remplissant chez Machiavel la fonction qu'il remplira plus tard chez Nietzsche : synthétiser le mouvement et l'immobilité (le mouvement sur un cercle est par lui-même un mouvement qui hâte le passage par le point que l'on quitte : le mobile qui va le plus vite retournera le premier au même point) ; le temps et l'éternité (le mouvement circulaire est indéfini en restant cependant cernable par sa trajectoire), le geste et l'absence de sens-orientation (rien ne privilégiant, sur le cercle, tel arc, ni tel diamètre).

Tel est le mouvement circulaire dans lequel tous les États ont été gouvernés, et se gouvernent « E questo è il cerchio nel quale girando tutte le repubbliche si sono governate e si governano ». Rarement, il est vrai, les voit-on revenir aux mêmes formes de gouvernement; mais cela vient de ce que leur durée n'est pas assez longue pour qu'ils puissent subir plusieurs fois ces changements avant d'être renversés. Les divers maux dont ils sont travaillés les fatiguent, leur ôtent progressivement la force et la sagesse, et les asservissent bien vite à un Etat voisin, dont la Constitution se trouve plus saine. Mais s'ils parvenaient à éviter ce danger, on les verrait tourner à l'infini dans ce même cercle de révolutions.

Je dis donc que toutes ces espèces de gouvernements sont défectueuses « italien : pestiferi ». Ceux que nous avons qualifiés de bons durent trop peu. La nature des autres est d'être mauvais.²⁶ ...

- 46 Il y avait cent-trois années que la dépouille de Machiavel avait quitté la maison du quartier de l'Oltrarno, pour s'en aller blanchir sous un lourd monument dans l'église de la Santa Croce, lorsque naquit Don Juan en une péninsule autre mais culturellement cousine. Ce Don Juan, qui en somme n'était fidèle qu'à lui-même, était appelé à s'échapper toujours. La première de ses fuites, il ne pouvait faire moins, lui fit vivre une carrière bien différente de celle pour laquelle il avait vu le jour. Destiné par la plume de Tirso à illustrer le sort misérable de ceux qui osent se chercher hors du ciel, il devint celui en qui se reconnurent tous ceux qui avaient son âge. « Don » Juan y perdit de sa noblesse originelle, qui en avait fait jusqu'alors un dissipé de classe; il y gagna en revanche l'énorme consécration de se muer en un fantôme presque commun, Señor Juan, un « Monsieur Jean » à la figure d'emblème.
- 47 Le décor du donjuanisme avait été construit dès le XVI^e siècle, et sans doute Machiavel a-t-il sa place parmi les dramaturges de l'Homme nommé Désir. Avec la différence qui caractérise évidemment les débuts de lignées : l'homme de Machiavel n'avait pas de comptes à rendre à son père, ni de noblesse de laquelle il pût démériter. Il jouissait de la liberté des bâtards, ces nouveaux - riches du sang reçu. La tâche qu'il s'était promis d'accomplir était par contre bien semblable : la jouissance de posséder et l'entreprise d'exister étaient inséparables de l'insulte qu'il fallait adresser aux positions acquises. Dans le mythe de Tirso, fabriqué à des fins de culpabilisation, alors que la construction machiavélienne avait eu pour but auparavant « de servir l'innocence », il y aurait à payer l'insulte plus tard, dans l'au-delà, en un Jugement qui se promettrait dès lors, non comme fête, mais comme festin de pierre. Rien de tel, bien sûr, chez Machiavel. Pour l'essentiel cependant, la conduite à tenir nous situe dans le paysage de deux mondes analogues: sous le prétexte que les pères peuvent toujours invoquer en leur faveur des titres de Commandeur, c'est-à-dire la dignité déjà acquise et l'autorité déjà installée, nul ne doit renoncer à l'allégresse de construire un quasi-univers, même si cette allégresse, finalement, est vouée à la plus obstinée des insignifiances.

NOTES

1. Ezio Raimondi. *Politica e commedia dal Beroaldo al Machiavelli* Il mulino edit. 1972, p. 143 : « E a dirigere il gioco della brigata sono sempre gli uomini « allegri », « ciarlatori e vani », pronti a

godersi l'immagine quasi grottesca di un'umanità di fiera e a sperimentare, nella rete degli incidenti e degli intrighi, la destrezza dell'intelletto, l'acutezza dell'osservazione ».

2. Machiavel est entré au service de la Seigneurie de Florence en 1498 – un mois après que Savonarole ait été supplicié – pour s'en trouver écarté en Novembre 1512, au retour des Médicis. C'est dans une lettre à son ami Francesco Vettori du 10 décembre 1513 qu'il parle des années où il avait été « le Secrétaire » dans les termes que je rapporte ici.

3. Machiavel: *Œuvres*, dans la « Bibliothèque de la pléiade » 1952, p. 187. Cette source est celle de l'ensemble des textes qui seront cités ici. Pour ce qui concerne *La mandragore*, elle fut créée en 1526 et eut dès le début un assez franc succès.

4. *Pléiade*, p. 290-1. D'après ce que l'on peut actuellement savoir de la destinée du *De Principatibus* Laurent ne l'a jamais lu, ni parcouru non plus que son épître dédicatoire.

5. Claude Lefort : *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Gallimard, 1972, p. 12-4.

6. Machiavel, parmi les nombreuses choses qu'il fit dans l'histoire des idées, a baptisé le Diable. Depuis 1643, les Anglais appellent « Old Nick », « vieux Nicolas », celui avec qui tout le monde – ou presque – a des démêlées dans sa tête.

7. Dans l'histoire des idées politiques, la Révolution apparaît comme un moment « classique » dans lequel la conception de la politique, et la pratique qu'elle commande de façon conséquente, furent sujettes à une *tribulation dans l'homogène* qui n'instaura pas de mutation notable par rapport au problème machiavélien fondamental. L'essence du, politique y fut conçu comme socialité unanimiste, détermination du social en politique d'État, avec comme idéal la Représentation. Il existe, pour la pensée qui trouvera son expression la plus parfaite dans le Jacobinisme, un être socio-politique que l'on peut incarner et représenter; le concept de « volonté générale » a pour fonction de rendre accessible cet être dans le cadre, dès lors rendu thématizable et politiquement fonctionnant, d'un État parlementaire. Tout écart individuel peut donc être reçu comme une crise de la socialité, la conscience partielle figurant un manque, une perversion à l'égard de la conscience totalisante idéalement existante.

Du point de vue qui nous occupe ici, celui de la réductibilité idéale du politique au social (la socialité étant la *ratio essendi* de la politique) et de la réductibilité idéale de la socialité par la politique (l'État étant idéalement l'expression adéquate de la socialité effectuée), le marxisme est dans la continuité des exigences « monistes » du jacobinisme, et n'en constitue nullement un « envers révolutionnaire ». Le Même social est à l'œuvre dans l'histoire marxiste, au point que la catégorie de la politique (la vie politique comme existence des hommes vécue à un certain niveau de préoccupation et d'investissement) en devient transitoire. Les faits de la politique sont appelés à être dépassés au profit d'une socialité pure, dès lors directement effective et unanimiste. À une société sans classes, un État qui dépérit, puis que l'histoire efface. Il n'y a aucune place théorique, ni aucun espace reconnu légitime pratiquement, pour les formes conflictuelles, partielles, centrifuges qui constituent aussi la socialité vécue. Sur ce sujet, des travaux qui sont très importants et continus ont été écrits par Claude Lefort. Que ses préoccupations soient simultanément dirigées vers Machiavel (*op. cit.* note n° 5) et vers la socialité politique, cela il est pas accidentel (travaux du groupe *Socialisme ou barbarie*, en partie repris dans *Éléments d'une critique de la bureaucratie*, 1971). Les recherches de Claude Lefort ont fait l'objet d'études d'ensemble: par ex. en *Critique* n° 329, oct 1974, art. de Marcel Gauchet : « La logique du politique ».

8. Le vocabulaire de la philosophie politique désigne sous le nom de « Prince » l'organe d'État obtenu par le processus de différenciation sociale au terme duquel se trouve engendré le couple fondamental gouvernant-gouvernés. On appelle « souverain » la source dont provient le processus de différenciation, c'est-à-dire l'autorité d'où est censée émaner le droit à différencier. En ce sens, la traduction du *De principatibus* en *Le prince* est à l'origine d'une très mauvaise compréhension de Machiavel. S'il est vrai que le livre est adressé à un homme dont le rôle possible serait celui de prince, s'il est vrai que le modèle majeur qui est proposé à son imitation

(Cesar Borgia, duc de Valentinois) fut « princier », il n'est pas possible de tenir pour rien le fait que la matière du traité est *simultanément* d'une énorme portée politique, et surtout d'une *généralité typologique* qu'il eût fallu maintenir au lieu de la gommer. Si l'on veut, me semble-t-il, sauvegarder cette compréhension, il faut dire : le *De principatibus* est un pluriel, il constitue une véritable taxinomie des « formes d'États » (des processus de différenciation). Il n'est ni « Le prince », ni « les princes » (le traité ne porte pas le titre : « de principibus ») mais : « les formes des États ». Titre évidemment moins accrocheur que celui que la tradition met dans les présents.

9. L'idée selon laquelle le corps social en appelle à la politique, « aspire » à l'existence politique se trouve chez Machiavel; bien des textes ne peuvent se comprendre que si on les pense sous-tendus par l'hypothèse qu'existe une vertu collective qui détermine l'existence des « nations ». Ce thème n'est pas central dans les traités machiavéliens, mais il est indéniable tout en étant périphérique. Cf. dans le cadre du machiavélisme, « ... c'est ce travail de rupture qu'accomplit Lefort dans son *Machiavel* ; c'est cette pensée nécessaire dans sa nouveauté d'une indépassabilité du politique qu'il met en œuvre. Impossible, nous montre-t-il, de concevoir le surgissement de la rupture du corps social avec lui-même à l'intérieur d'une société déjà donnée. Viser le social en tant que tel, c'est toujours déjà viser le politique en tant que rapport du social à lui-même au travers de sa division. Le social s'apparaît au travers de sa division. Il s'apparaît au lieu de la politique ». (M. Gauchet in *Critique* loc. cit.) au sujet de Lefort.

10. *Discorsi* I, 2. Pl. p. 384. Le texte italien dit plus significativement : « Nacquono queste variazioni de' governi a caso intra gli uomini. »

11. *Discorsi* I, 56. Pl. p. 499.

12. *Discorsi*, Avant-propos. trad. voisine en Pl. p. 378. « Come se il cielo, il sole, li elementi, li uomini, fussino variati di moto, di ordine e di potenza, da quello che gli erano anticamente. Volendo, pertanto, trarre li uomini di questo errore, ho giudicato necessario scrivere ecc. » Cf. Robert LENOBLE, *Histoire de l'idée de nature*. Albin Michel, 1969.

13. *Discorsi*, 1, 39. Pl. p. 467. Le texte italien dit : « medesimi desiderii », « medesimi omori ». Les catégories machiavéliennes sont évidemment naturalistes lorsqu'il est question de caractériser les hommes, par la constance de l'anthropologie empirique.

14. Après Borel entre autres auteurs, Clément ROSSET in *Logique du pire*, P.U.F., 1971, au sujet du hasard (en particulier le chap. 3 « tragique et hasard »). Sur Machiavel, dans le cadre d'une étude de la pensée de l'artifice, *L'anti-nature*, P. U.F., 1973, III, 5.

15. *Capitolo de l'Occasion*, Pl. p. 81.

16. *Discorsi*, II, 29. Pl. p. 596-7. Le chapitre porte le titre très significatif suivant : « La Fortune aveugle l'esprit des hommes quand elle ne veut pas qu'ils s'opposent à ses desseins ; »

17. *Discorsi*, III, 9. Pl. p. 640-1. C'est moi qui ai souligné.

18. *De Principatibus* = *Le Prince*, chap. 25, Pl. p. 366. Le soulignement est de moi.

19. *Discorsi*, I, 3, trad. nouvelle avec ajout des soulignements. Ce passage est l'un des textes dans lesquels Machiavel approche avec le plus de nuance une véritable problématique philosophique des rapports entre la faculté de connaître et celle de vouloir : « [...] è necessario a chi dispone una republica, ed ordina leggi in quella, presupporre tutti gli uomini rei, e che li abbiano sempre a usare la malignità dello animo loro, qualunque volta ne abbiano libera occasione; e quando alcuna malignità sta occulta un tempo, procede da una occulta cagione, che, per non si essere veduta esperienza del contrario, non si conosce ; ma la fa poi scoprirle il tempo... » (*Tutte le opere*, Sansoni edit. 1971, p. 81).

20. *La Vite de Castruccio Castracani da Lucca*, début. Pl. p. 213. C'est la pensée de Machiavel qui nous intéresse ici, non la réalité historique de Castruccio Castracani. Pour consulter une des plus sérieuses parmi les études sur le prince – condottiere lucquois : Giuliano Lucarelli *Castruccio Castracani degli Antelminelli* Pacini-Fazzi edit. 1981 (état complet des questions, y compris l'iconographie (probable) à Florence et Pise).

21. Dans les textes de Machiavel, le rapport entre la virtù du Prince et celle du peuple n'est ni simple, ni constant, ni stable : il est difficile de le ramener à l'unité. Globalement, il y a davantage de désintéressement du côté des gouvernés (qui ne veulent que fuir l'oppression) que du côté du Prince (qui recherche le pouvoir). C'est pourquoi « un peuple est plus sage et plus constant qu'un prince » (*Discorsi I*, 58). Mais l'intelligence populaire ne peut comprendre directement ce qu'est la politique en vérité (son vouloir n'est pas non plus aussi aisément mobilisable, puisqu'il y a moins de motivation politique chez le peuple que chez le prince). La politique ne peut être pensée qu'analogiquement (sur le modèle d'autre chose qu'elle).

Le premier analogue utilisé par Machiavel est biogéographique-naturaliste, comme il apparaît ici, dans un texte choisi entre quelques autres semblables : « ... comme les actions des hommes ne sont que des imitations de la nature, et qu'il n'est ni possible ni naturel qu'un tronc débile supporte une grosse ramure, de même une république petite et peu nombreuse ne peut tenir sous sa domination des royaumes plus puissants et plus étendus qu'elle ... » (*Discorsi II*, 3. Pl. p. 523).

Le deuxième est théologico-cosmique. Il est d'une importance capitale si l'on veut comprendre le rôle joué par la religion dans la perspective machiavélique de l'instauration des États : rôle théorique indirect (déplacement analogique, c'est-à-dire métaphore de représentation, puisqu'il n'y a pas de représentation politique directe) ; rôle pratique direct (commandement de substitution). Ainsi par exemple :

« Certes Romulus, pour établir le Sénat et former d'autres institutions civiles et militaires, n'eut pas besoin de l'autorité divine. Mais Numa, persuadé que celle-ci était nécessaire, feignit d'avoir commerce avec une nymphe qui lui inspirait toutes les décisions qu'il avait à faire adopter au peuple; et il n'employa ce moyen que parce qu'ayant à introduire des usages nouveaux et inconnus dans cette ville, il ne se croyait pas assez d'autorité pour les faire admettre. » (*Discorsi I*, 2. Pl. p. 412).

22. Le machiavélisme se situe dans la tradition de la discontinuité. Les constituants du monde, c'est-à-dire les êtres, ne sont pas pour Machiavel des individus dont la réalité consisterait à trouver une juste place dans le Tout, avec pour chacun une « raison d'être », un Logos qui « rendrait raison » des existants tels qu'ils sont. Le plus illustre des systèmes antiques qui faisaient du Tout la raison des êtres individuels fut le stoïcisme, au point que chacun des étants séparés y étaient des points de vue du tout temporairement isolables. La tradition de la discontinuité s'oppose évidemment à cette vision d'un Tout-organisateur. Pour Démocrite, comme pour Hippocrate, la nature de chacun est un équilibre partiel, une détermination qui se construit par l'équilibre, local, des éléments qui le constituent. On ne rencontre pas, dans cette vision discontinue des choses du monde un « système de la nature », dans lequel les êtres individuels se placent comme en un tableau harmonieux, et dans lequel par conséquent est possible une taxinomie rationnelle. On se trouve bien au contraire devant des « tableaux partiels », devant des « natures isolées » : exister, c'est se conquérir une nature cohérente, et non pas « prendre la place qui est la sienne ». D'un point de vue assez différent du mien, puisqu'il s'intéresse surtout à la méthode machiavélique, et non à sa conception de l'histoire, cf. Luigi ZANZI : *I segni della natura e i paradigmi della storia: il metodo dei Machiavelli*, ed. Lacaïta 1981. Sur Hippocrate, le maître-livre me paraît italien : *Opere di Ippocrate a cura di Mario VEGETTI*. U.T.E.T. Torino. 2^e édit. 1976. Cf. aussi : Louis BOURGEY *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique*, Vrin, 1953.

23. *Discorsi III*, 6 : « Des conspirations ».

24. *Discorsi I*, avant-propos. Pl. p. 378.

25. *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana* Rapport. Pl. p. 126.

26. *Discorsi I*, 2. Pl. p. 386-7. Ce passage est la conclusion du texte que voici : « ... la plupart de ceux qui ont écrit sur la politique distinguent trois sortes de gouvernements : Principautés, Optimates, gouvernement populaire, et que les législateurs d'un peuple doivent choisir entre ces formes celle qu'il leur paraît le plus convenable d'employer.

D'autres auteurs, plus sages selon l'opinion de bien des gens, comptent six espèces de gouvernement, dont trois sont mauvais et trois qui, quoique bons en eux-mêmes, sont si sujets à se corrompre qu'ils deviennent tout à fait mauvais. Les trois bons sont ceux que nous venons de nommer. Les trois mauvais ne sont que des dépendances et des dégradations des trois autres, et chacun d'eux ressemble tellement à celui auquel il correspond qu'on passe facilement de l'un à l'autre. Ainsi le principat devient tyrannie, le gouvernement des meilleurs devient tyrannie de quelques-uns, et le gouvernement populaire se résout en pure licence. En sorte qu'un législateur qui donne à l'État qu'il fonde un de ces trois gouvernements le constitue pour peu de temps; car nul ne peut empêcher que chacune de ces espèces réputées bonnes, quelle qu'elle soit, ne dégénère dans son espèce correspondante : tant en pareilles matières bien et mal peuvent avoir de similitude ». (*Ibid.* Pl. p. 384.)

Le cercle des formes de l'État (monarchie - tyrannie - aristocratie - oligarchie - démocratie - anarchie - monarchie, etc.) est une idée commune dans la philosophie politique de l'Antiquité ; c'est un thème fréquent chez les auteurs que Machiavel fréquente: Aristote (en particulier en *La politique* où le sujet est abordé en III, 4. 1279 de a 25 à b 10) ; Ciceron (en *De Republica* I, 26) ; Polybe (pour des raisons d'analogie dans un cosmo-politisme stoïcisant), etc.

AUTEUR

JEAN-FRANÇOIS DUVERNOY

Scuola europea, Italie